

FAUT-IL REPROCHER À UN TEXTE D'ÊTRE UN TEXTE ?

Thierry OPILLARD

Revient régulièrement à l'AFL le débat de la lisibilité de certains de nos écrits : nous écrivons pour un cercle restreint, au point d'employer un langage que nous sommes les seuls à comprendre ?

C'est la réaction qu'a eue récemment une de nos traductrices française, anglaise depuis une vingtaine d'année, professeure d'anglais en France puis de français en Angleterre, classe moyenne supérieure. Nous lui avons confié un texte¹ à destination des lecteurs anglophones de notre nouveau site Internet.² Elle a éprouvé des difficultés dans ce travail. Tout d'abord des difficultés mineures liées aux différences de cultures et de sociétés entre la France et le Royaume-Uni qui rendent certains concepts : les notions d'*équipements collectifs*, de *travailleurs sociaux*, de *mise au travail et en synergie de différentes instances de la société*, de *pratiques communes à différents acteurs sociaux*, là où tout est très largement privatisé et individualisé, s'estompent dans la mémoire d'une émigrée outre-Manche et n'évoquent pas grand-chose pour un anglais. Également des difficultés dans la compréhension de concepts qui nous sont spécifiques : les couples *alphabétisation / lecture*, *lecturisation, comportement de lecteur / comportement d'alphabétisé, promotion individuelle / promotion collective*. Elles renvoient à la difficulté de faire émerger des discours autres que le discours dominant sur la lecture et l'éducation. Puis des

1. Sept propositions pour une politique globale de lecture, www.lecture.org, partie « ressources français ».

2. Le site comprend maintenant des textes à destination du monde anglophone, lusophone, italianophone, hispanophone et roumanophone.

difficultés de traitement de ce matériau spécifique qu'est l'écrit quand il est écrit, nous y revenons plus loin. Tous ces éléments constituent une partie des fameux 80%³ d'informations nécessairement partagées par les interlocuteurs de toutes formes de communication, pour que celles-ci puissent s'établir. Et enfin, plus classiquement dans la traduction, des problèmes d'écriture, de réécriture, de reformulation écrite d'une pensée qui s'était cristallisée d'une certaine manière et qui doit se recristalliser autrement pour un public culturellement différent.

Ce sont donc ces difficultés de lecture qui nous intéressent. Que faire pour que quelqu'un lise plus facilement ? Notamment nos textes. Les « simplifier » ? Simplifier, c'est-à-dire déconstruire les relations qui ont uni étroitement, imbriquées entre eux les mots et les propositions, à l'issue du travail de tissage auquel procède le scripteur. Simplifier pour enfilet comme des perles des propositions simples, enchaînées au fil de la pensée vagabonde, finalement donc, retranscrire de l'oral. Ce n'est pas notre position.

Elle est plutôt d'élargir à la plus grande population possible l'usage de l'écrit, pour ce qu'il opère sur son utilisateur, pour ce qu'il opère sur le monde, pour la raison qui a amené l'humanité à l'inventer.

Le traitement que permet d'effectuer l'écrit sur la complexité du réel, particulièrement l'écrit qui théorise ou essaie de le faire, s'empare de cette complexité, et en quelque sorte s'en imprègne, la reproduit ou plus exactement, en produit une autre, nécessairement.⁴ Car la description et l'analyse de cette complexité du réel vont amener à faire des rapprochements, des comparaisons, des liens, toutes sortes d'opérations intellectuelles qui dépassent la simple accumulation factuelle pour amener à un autre niveau de compréhension. Ces opérations tendent vers la généralisation, la conceptualisation, l'abstraction, la découverte de lois cachées ; de nouveaux mots pour de nouveaux concepts doivent être créés, d'où leur rareté, les mots en *-tion* y sont plus fréquents, les mots de plus de trois syllabes aussi ; l'organisation de ces mots obéit à des règles de prise en compte de l'absence du destinataire, donc de délivrance d'une pensée

complète et non retouchable, et donc de précision, de cohésion, d'organisation par la coordination, par la subordination et toutes les règles de la grammaire de la phrase et du texte, qui ne sont pas d'usage à l'oral. Cette autre manière de regarder le monde, d'en proposer une reconstruction par l'écrit, fait en parler autrement, avec une autre langue. Qu'on puisse dire ce qui est écrit et écrire ce que l'on dit ne doit pas nous tromper, il s'agit d'une autre langue, d'une autre logique, d'une autre pensée.

« *La lecture met en œuvre des processus d'une nature et d'une complexité sans commune mesure avec ceux que requiert l'utilisation rudimentaire de l'écrit dont disposent encore aujourd'hui près de 70% des individus.* » dit justement ce texte à traduire. Nous pouvons y remplacer « lecture » par « écriture » et cette phrase est toujours vraie. Ce mode de pensée qu'est l'écriture éloigne de la manière commune de voir le monde, dont on sait comment elle est influencée, modelée dans nos sociétés qui doivent produire du temps de cerveau disponible à la propagande commerciale. L'expertise grandissante dans ce mode de pensée rend de plus en plus imperméable à ces influences, parce qu'il dote de moyens de dépasser les apparences, de voir les implicites et les faisceaux de causes. Avec les conséquences politiques que l'on devine.

Faut-il reprocher à un texte d'être un texte ? Ou, faut-il reprocher (et à qui ?) que les lecteurs soient si rares qu'un texte les rencontre trop peu souvent ?

Nous n'essaierons pas de simplifier nos textes, mais de les écrire mieux encore, sûrement.

« *...pour impliquer davantage de lecteurs, l'écrit doit, non se vulgariser mais au contraire gagner en rigueur, être capable d'approfondir des expériences humaines plus diversifiées.* »⁵ Ici, la recherche écriture que nous menons trouve tout son sens. La mise à jour et la compréhension de ce qui se joue dans l'écriture d'un texte, la maîtrise et l'élargissement de son usage, sont des enjeux capitaux pour nos propres textes, mais également pour que l'écriture ne soit plus un art soumis au bon vouloir des muses ou au hasard de la naissance, mais une expertise qui s'acquière et qui s'enseigne.

3. 80%,20%, Jean Foucambert, www.lecture.org/productions/revue/AL/AL04/AL04P92.pdf

4. « *Écrire, c'est produire des textes, et un texte n'est pas seulement une suite de phrases, quel que soit leur niveau de maturité syntaxique. Si la maturité syntaxique va de pair avec l'apprentissage de l'écrit, et par conséquent avec le progrès et le bien écrire, ce n'est pas parce que les phrases complexes sont une marque de qualité, mais parce que les stratégies d'écriture de haut niveau nécessitent une syntaxe complexe.* » Marie-Paule Pery-Woodley, **Les écrits dans l'apprentissage** Paris, Hachette, 1993

5. **Sept propositions pour une politique globale de lecture**, www.lecture.org, partie « ressources français ».

Tenter de rendre simple ce qui par essence est complexe et ainsi le dénaturer, ou bien, par **une politique globale de lecture**, rendre apte à s'emparer de la complexité du monde à l'aide d'un outil qui sollicite nécessairement les fonctions intellectuelles supérieures. Notre choix est fait. Notre voie est tracée.

Cependant, camper sur cette position de garder à l'écrit sa nature et sa spécificité ne doit pas nous empêcher de réfléchir à d'autres voies, d'autres voix : la nouvelle version de notre site Internet va être l'occasion de diversifier les moyens de faire passer notre message ; mettre à disposition du public des extraits de films et des conférences (c'est-à-dire des textes écrits pour être dits à un public). De même que des interviews, des extraits de conversations, autant d'éléments plus proches de l'oral, qui peuvent faire toucher du doigt certains de nos concepts, mais qui assujettissent l'auditeur au délayage de cette forme de communication, à la linéarité du temps d'écoute et à la lenteur du débit d'informations, trois à quatre fois plus lent que le débit en lecture.

Ce texte affirmait déjà : « *Ce travail permanent d'information doit passer par d'autres moyens que l'écrit pour toucher les non-lecteurs sur leurs lieux de vie* ».

Ces voies constitueront autant d'accompagnements vers la lecture des textes les plus élaborés. Ceux qui demandent du temps, du temps de relecture, du temps de rumination, du temps d'appropriation.

Une jeune militante de l'AFL : « *Il n'y a pas bien longtemps que je suis à l'AFL, j'ai failli me décourager par moments, et c'est maintenant qu'il me semble me saisir de certains concepts. Donc, ne pas simplifier mais donner du temps, accompagner, rendre lisible, pour que tous acquièrent les 80% nécessaires à la lecture de l'AFL.* »

Et de fait, notre traductrice a constaté d'elle-même, qu'à force d'en discuter, de lire, relire, travailler dessus, les concepts devenaient plus familiers, la lecture plus facile : oui, l'écrit résiste quand il est écrit. Mais cette résistance peut être vaincue.

■ **Thierry OPILLARD**

